

DOSSIER DE PRESSE

Mina Kavani
Comédienne



PUBLICIST

A& K Communication

Karolyne Leibovici karolyne@akcommunication.fr

www.akcommunication.fr

ACTUALITÉS

CINÉMA

« Reading Lolita In Tehran » d'Eran Riklis

Avec Golshifteh Farahani, Mina Kavani, Zar Amir Ebrahimi

Rome Film Festival : FS Audience Award for Best Film et Jury's Special Award for Best Cast.

Synopsis : Après avoir dû démissionner de l'Université de Téhéran sous la pression des autorités iraniennes, Azar Nafisi réunit chez elle clandestinement pendant près de deux ans sept de ses étudiantes pour découvrir de grandes oeuvres de la littérature occidentale. Certaines de ces jeunes filles étaient issues de familles conservatrices et religieuses, d'autres venaient de milieux progressifs et laïcs; plusieurs avaient même fait de la prison. Cette expérience unique leur a permis à toutes grâce à la lecture de *Lolita* de Nabokov ou de *Gatsby* le magnifique de Scott Fitzgerald, de remettre en question la situation « révolutionnaire » de leur pays et de mesurer la primauté de l'imagination sur la privation de liberté. (Plon)

THÉÂTRE

«I'm deranged» de Mina Kavani (Iran)

Un monologue écrit, mis en scène et interprété par Mina Kavani

Collaborateur artistique : Maksym Teteruk - Composition musicale : Siavash Amini - Scénographie : Clémence Kazémi - Lumière : en cours - Son : Cinna Peyghamy - Administration/production/diffusion : Christelle Guillotin

22 au 25 janvier 2025 au théâtre de l'Athénée Théâtre Louis-Jouvet et en tournée

Un récit poignant sur le sentiment d'exil, un cri pour la liberté.

Parce qu'elle rêvait d'un théâtre et d'un cinéma loin de la dictature et de la censure, Mina Kavani a dû quitter son pays, l'Iran, et comme toute une génération d'artistes, elle a rêvé d'ailleurs. Exilée depuis sept ans, après sa participation comme premier rôle féminin dans le film engagé *Red Rose* réalisé par Sepideh Farsi, c'est maintenant de Téhéran qu'elle rêve. *I'm deranged* raconte la douleur et la vie suspendue, le chemin d'une femme à travers la dictature et l'exil. Seule sur scène, Mina dissèque son sentiment d'exil en mêlant les registres oniriques, poétiques, grotesques ou encore surréalistes. Elle y sublime cette douleur et ses tourments. Portée par la musique de Siavash Amini, interdit quant à lui de quitter le territoire iranien, Mina Kavani nous fait entrer dans son cœur et sa tête. Un sort qu'il et elle partagent avec de nombreux

artistes iraniens, exilés à l'intérieur ou à l'extérieur de leur pays. l'm deranged est avant tout un cri de liberté. Nécessaire et puissant.

“À partir du moment où l'on décide d'être des artistes libres et sans censure, dans notre corps et notre tête, nous sommes tous condamnés à l'exil, à cause des hommes de pouvoir et de leur fascisme.” Mina Kavanî

LIVRE

Titre : Dé-rangée

Sous-titre : L'exil au bord des lèvres

Préface de Jean-Pierre Thibaudat

Postface de Jean-Damien Barbin

128 pages, 15€

Sortie : 24 janvier 2025

Dans ce texte-cri, Mina raconte son enfance en Iran, son amour du théâtre, son choix forcé de l'exil, sa solitude, l'envie inassouvable de rentrer. L'exil qui commence au pays et qui n'a pas de fin. Un récit essentiel, universel, porté par l'énergie électrique d'une comédienne magnétique, qui signe ici son premier livre.

Une ode à la résilience et à la liberté

Personne ne nous disait que ce serait si dur. Que j'allais traîner sur mes épaules ce mot énorme et si lourd, « réfugiée politique », alors que je ne suis qu'une artiste qui a osé dire merde à la République Islamique.

Je n'arrive pas à construire ma vie comme un être normal, mais j'essaie d'être normale, d'être forte. Je suis forte, parce que j'ai tout quitté, pour ma passion, pour mon art, pour mes rêves. Je ne me suis pas laissé pourrir, je ne les ai pas laissés me façonner et je ne me suis pas laissé mourir dans le désespoir. Je n'ai pas voulu être soumise, j'ai su dire : non. Non, je ne veux pas être cette femme soumise que vous aimeriez que je sois !

Je suis celle qui a fui et qui a raison d'avoir fui.

TÉLÉVISION

2024 EMBASSY 87

Série anglaise de Colin Teague MBC prod
Elle interprète le rôle principal de Sarah

On pourra la retrouver au casting de la saison 2 de Escort Boys de Ruben Alves pour Prime Vidéo ainsi que dans un épisode de FACE À FACE de Lionel Chatton sur France 3



PHOTOGRAPHY: KRIS DEWITTE

PARCOURS

MINA KAVANI est née à Téhéran dans une famille d'artistes. Elle est la nièce de Ali Raffi le grand metteur en scène et cinéaste iranien. Formée à l'École d'Art dramatique de Téhéran et au **Conservatoire Supérieur d'Art dramatique de Paris**. Très jeune, elle souhaite devenir comédienne. Dès l'âge de 12 ans, elle suit assidûment les répétitions de son oncle. À 16 ans, elle joue sous sa direction

Sa carrière professionnelle débute alors en Iran ; elle joue immédiatement de grands rôles et sous la direction d'importants metteurs en scène iraniens, et tourne pour le cinéma.

À 21 ans, elle s'installe à Paris et entre en 2010 au Conservatoire National Supérieur d'Art dramatique de Paris dans la classe de Jean-Damien Barbin.

En 2014, elle joue au cinéma le rôle principal de Sara, dans **Red Rose** réalisé par la cinéaste Sepideh Farsi. Apparaissant nue dans le film, elle est la cible d'attaques virulentes dans la presse iranienne. Le film est sélectionné au Festival de Toronto, de Marrakech, à Chicago... Il vaudra à Mina Kavani son exil. Soutenue par Isabelle Huppert et Bertrand Bonello, elle obtient le statut de réfugié politique.

Elle interprète Ingeborg Bachmann, dans *Malina* de Ingeborg Bachmann, mise en scène par Barbara Hutt, au Festival d'Avignon et à la Maison de la Poésie à Paris.

En 2015 elle fait partie du Jury dans le festival « **Rencontres cinématographiques de Cannes**. Elle joue le rôle de Lili dans le film **SOUS TRANSE** de la réalisatrice Franco-marocaine Camellia Montassere.

En 2017 elle joue le rôle d'Ipek dans *Neige* du romancier turque Orhan Pamuk (Prix Nobel 2002), dans la mise en scène de Blandine Savetier au TNS-Théâtre National de Strasbourg,

On la retrouve dans le court-métrage du réalisateur Gael Metroz **White Burqa** préfigurant le tournage de son long-métrage *BlackTurban* pour le principal.

Elle enregistre les voix dans le film d'animation de **Parvana une enfance en Afghanistan** de Nora Twomey

Elle joue sous la direction de Alexandra Lacroix dans *Persée* à l'opéra de Limoge., On la retrouve dans le spectacle *LES FORTERESSE* de Gurshad Shahman à Bobigny MC93 et au Centre Pompidou .

En 2022 Mina Kavani écrit son premier monologue intitulé **I'm Deranged** autobiographie relatant sa vie en exil produit par le scène national LE MANÈGE à Maubeuge et le joue en 2023 au **théâtre Athénée Louis-Jouvet** .

Elle est également la voix de Omid le rôle principal de **LA SIRÈNE**, le long-métrage d'animation de Sepideh Farsi sélectionné à la Berlinale en 2023

En 2021 elle joue dans le film La fille et le garçon de Jean-Marie Besset l'un des rôles principaux . Elle est à l'affiche du dernier film de Jafar Panahi **NO BEARS**. Le film a été sélectionné à la Mostra de Venise dans la compétition officiel où elle était l'ambassadrice du film en raison de l'emprisonnement de son réalisateur. Le film a remporté le prix spécial du jury présidé par Julianne Moore.

En 2024 elle joue le rôle principal de la série **Embassy 87** de réalisateur anglais Colin Teague pour MBC (prévu pour 2025)

En 2025 elle sera à l'affiche de **READING LOLITA IN TEHRAN** - Long-métrage d'Eran Riklis , sélectionné au festival international de Rome ,le film a remporté deux prix. Elle a gagné le prix d'interprétation avec toutes les autres actrices , le film a aussi gagné le prix du public

Mina Kavani fait partie du jury de **L'OEIL D'OR**, présidé par Nicolas Philibert au **festival de Cannes 2024**

Elle fait aussi fait partie de **FILM FORWARD JURY de Thessalonique international film festival**, comptions long-métrage en Novembre 2024

On la retrouve dans la prochaine saison de la série **Escort Boys** réalisé par Ruben Alves sur Prime Vidéo et aussi la prochaine saison de la série **Face à Face** sur France 2 .

Côté théâtre elle sera en tournée en France et en Europe pour son seul en scène **I'm Deranged** elle sera également sur la scène de la grande salle de théâtre Athénée Louis Jouvet du 22 au 25 Janvier .

CINÉMA

2024 **READING LOLITA IN TEHRAN** - Long-métrage d'Eran Riklis. Minerva Pictures - Nassrin Prix spéciale du Jury pour toutes les actrices , prix du public au festival international de Rome

2022 **NO BEARS (AUCUN OURS)** - Long-métrage de Jafar Panahi. Production Jafar Panahi - Zara Prix Spécial du Jury Mostra de Venise 2022

2021 LA FILLE ET LE GARÇON – Long-métrage réalisé par Jean-Marie Besset.
Badock Films – Malina

2020 LA SIRENE Long-métrage d'animation – Sepideh Farsi – Omid-Rôle principal

2020 Les Hortensias en hiver – Hélène Rastegar – Rôle principale –Parvine-Les films du Pingouin

2019 Des gens bien – Maxime Roy – TS PRODUCTION

2019 ENQUETE SUR UN SCANDALE D'ETAT – Long-métrage de Thierry de Peretti. Les Films Velvet – Femme de Karim

2017 WHITE BURKA – court-métrage de Gaël Metroz / Epyc Film – Rôle principal de Tahira-Epyc Films

2016 SOUS TRANSE – Camellia Montassere – Lili- Rôle principal

2015 LA PRINCESSE DE KAGRAN – Court-métrage de Jérôme de Missolz – Rôle principal

2014 MON PERE DIT DES CONNERIES – court-métrage réalisé par Shahriar SHANDIZ. Shandiz Production – Rôle principal d'Alice

2013 RED ROSES – Long-métrage de Sepideh Farsi.Ciné-Sud Promotion – Rôle principal –SARA

2012 ARGO – Long-métrage de Ben Affleck – Doublage du rôle de Sahar

2010 MONSIEUR JOSEPH – Long-métrage réalisé par Ali Raffie – Rôle –Sara

SÉRIE

2024 ESCORT BOYS saison 2 – série réalisée par Ruben Alves. Oberkampf productions – Inès

2024 FACE A FACE épisode 27 Légitime Défense – Lionel Chatton. Troisième Oeil Story/ France 3 – Negar

2024 EMBASSY 87 – Série anglaise de Colin Teague MBC prod – rôle principal de Sarah

THÉÂTRE

2024 I'M DERANGED Mina Kavani – seul en scène , Théâtre Athénée Louis Jovet
–La grande salle Théâtre de la Manufacture . Festival Off d'Avignon

2024 OUI (Thomas Bernhard) – Céline Pauthe – La persane – Théâtre de l'Odéon
–Ateliers Berthier

2023 I'M DERANGED – Mina Kavani – seul en scène –Le manège de Maubeuge,
Festival d'Avignon 2023 , Théâtre de l'Athénée

2020/2021 LES FORTERESSES (Gurshad Shahman) – Gurshad Shahman Hominaz
Friche la Belle de Mai , Espace Beaubourg, MC93 Bobigny

2020 Persées – Alexandra Lacroix. Cie Manque pas d'Airs Tournée

2019 TO BE SOMEONE ELSE IS A BATTLE – Amir Konjani London Symphony
Orchestra

2016/2017 NEIGE (Orhan Pamuk) – Blandine Savetier Ipek –TNS Hall Grüber.
Quartiers d'Ivry La manufacture des oeillets

2016 L'IMPROMPTU d'après Ingoborg Bachmann Maison de la poésie

2016 MALINA (Ingeborg Bachmann) – Barbara Hutt Centre européen de la Poésie

2015 HAPPY DAYS SHAKESPEARE – Jean-Damien Barbin Opéra de Lyon

2015 MALINA (Ingeborg Bachmann) – Barbara Hutt Centre européen de poésie
d'Avignon.

DOUBLAGE FILM

2023 PICASSO IN PARIS, the history of life and museum – documentaire produit
par Nexo Digital – Voix du documentaire

2018 PARVANA UNE ENFANCE EN AFGHANISTAN – Long-métrage d'animation
de Nora Twomey





PRESSE

CORRIERE DELLA SERA

CORRIERE DELLA SERA

15.11.2024

SENZA FINE
PUPI AVATI:
«I MORTI VENGO
A TROVAMI,
STANOTTE HO PARLATO
CON UN AMICO»
DI ANTONIO POLITO

LONGEVITÀ
QUANTO A LUNGO
POSSIAMO
VIVERE OGGI:
IL BIVIO
TRA 87 ANNI E 120
DI TELMO PIEVANI

SOCIETÀ
CADERE
E POI RIALZARSI:
LIBRI, FILM, VITA
ELOGIO CORALE
DELL'ERRORE
DI PAOLO CONTI

La scrittrice iraniana
di *Leggere Lolita*
a Teheran, Azar Nafisi,
seduta nella poltrona
di destra con il gruppo
di attrici del film
omonimo tra cui,
al suo fianco (a sinistra)
Golshifteh Farahani
che la interpreta

**NON
DIMENTICARE
LOLITA
A TEHERAN**

DI LUCA MASTRANTONIO E GRETA PRIVITERA
FOTO DI FABIO LOVINO

9 772037 266001

40046>



IDÉES/

«Je vis libre mais je suis prisonnière de mon exil»

Près de deux ans après le mouvement «Femme, vie, liberté» déclenché en Iran par la mort de Mahsa Amini, l'actrice et autrice d'un spectacle sur son parcours Mina Kavani raconte la distance qui la sépare de son pays depuis qu'elle l'a quitté en 2013 et évoque la vie d'avant et celle d'après.

Onze années sont passées. Onze années depuis mon dernier voyage dans mon pays, l'Iran. Aujourd'hui, je suis une autre femme et pourtant, je suis la même. On me demande souvent : «Ça ne te manque pas ?» Et j'ai toujours du mal à répondre. J'imagine que si l'on posait cette question à une personne qui a perdu une jambe ou un bras, elle aurait la même difficulté à répondre, car la question est tellement absurde. Le manque est anormal, tellement contre-nature que tu n'arrives même plus à savoir où placer cette douleur, parmi les autres douleurs. Simplement, tu deviens anormale, hors norme, tu ne t'en rends pas compte mais tu essaies d'arrêter le temps, de ne pas le voir passer, ce temps qu'on te vole. Car pendant ce temps, tu rates des choses, des êtres, et le fait de l'imaginer, cela te rend folle.

JE HAIS LA POLITIQUE

Ton rapport au temps, aux lieux et aux êtres change. Tu es hantée, par des odeurs, des couleurs, des images, des voix, par des êtres du passé... et tu n'arrives pas à construire ta vie, mais tu essaies d'être forte, parce que tu es forte. Tu as tout quitté, pour ta passion, pour ton art, pour tes rêves. Et tu ne t'es pas laissé pourrir par leurs mains, laissé mourir dans le désespoir. Tu as su dire non. Non ! Je ne veux pas être cette femme soumise que vous aimez que je sois ! Je ne veux pas être une femme censurée et je suis partie. Dans ces moments, je me dis que je suis une combat-

tante, je me sens forte. Et puis, je sens une odeur, je me souviens d'une image et toutes ces barrières que j'ai construites autour de moi s'effondrent d'un coup. Et je me rends compte que, oui, je suis fracassée de l'intérieur et que cela ne se réparera jamais. Je ne pourrai jamais avoir une vie normale, construire une famille, faire des enfants, parce qu'on m'a déjà volé la mienne et il faut que je la retrouve, sous peine d'en mourir.

Comment laisser tout ce qu'on a construit derrière soi pour construire ici une nouvelle vie ? Abandonner tout ce que l'on a été un jour, pour devenir une autre ? Peut-être faut-il mourir pour renaître ? Mais même dans cette transformation, cette autre vie reste cachée dans toutes mes cellules, comme des champignons dispersés dans tout mon corps et mon âme. Alors je deviens double. Il y a la vie d'avant et celle d'après, le moi d'avant et celui d'après, et nous sommes en permanence ensemble. Et puis il y a cette peur, ce cauchemar. Rien que de l'écrire, cela me fait mal. Que se passerait-il si un jour mon téléphone sonnait et qu'on me disait ce que l'on ne doit pas me dire ? Si un jour mes parents disparaissaient ? Pourrais-je aller les serrer dans mes bras une dernière fois ? Serai-je encore forte et combattante ? L'art me tendra-t-il alors la main ? Je ne pense pas. J'en mourrai ce jour-là, j'en mourrai c'est certain. Et c'est à ce moment-là que je prends conscience du mot «exil». Oui, je suis un être en exil. A ce moment-là, ma passion, mon art, ma liberté perdront tous leurs sens. Plus rien n'aura de sens. Je commence alors à me haïr. Tout ça pour des rêves d'actrice, pour vivre libre ? Suis-je vraiment libre maintenant ? Je vis libre mais je suis prisonnière de mon âme, prisonnière de mon exil et de mon statut de «réfugiée politique». Je ne fais pourtant pas de politique ! Je hais la politique !

Oui je vivais dans une dictature mais mon esprit était libre, mon âme me semblait légère, j'étais gaie, joyeuse, rebelle, je faisais tout ce qu'il ne fallait pas faire là-bas. Et aujourd'hui que suis-je devenue ? Une Parisienne soumise, peureuse ! Qui vit ici et qui rêve d'ailleurs ! Oui, je suis de ces personnes qui n'appartiennent à nulle part, je ne sens aussi étrangère à Paris qu'à Téhéran. Heureusement, j'appartiens à mon



univers, à mon imaginaire. Je pense à la poétesse Ingeborg Bachmann, à ce poème qui me revient souvent à l'esprit... «Je suis un[e] mort[e] qui chemine, enregistrée[n]e nulle part, inconnu[e] au royaume du présent, en surnombre dans les villes dorées et la campagne verdissante, écartée depuis longtemps et dotée de rien, que du vent, du temps et du son...» Mais toutes ces pensées me mordent, je hais mon désespoir, je refuse de sombrer : «Rappelle-toi de ce que tu as fait quand tu as tout quitté.» Alors je retrouve de la force, et cette force existe. A l'époque, en 2013, nous étions loin du «Zan, zendegi, azadi» («femme, vie, liberté»). Le mouvement n'était pas encore

à la mode. J'essaie de me rappeler en détail, de me souvenir exactement de tout ce qui s'est passé dans ma tête le jour où j'ai reçu la proposition de jouer le rôle principal du film engagé *Red Rose* de Sepideh Farsi. Je suis tombée amoureuse du personnage de Sarah, cette femme libre dans sa tête et dans son corps. Elle manifestait de tout son être et avec son corps contre le régime d'Ahmadinejad. Elle voulait lutter pour sa liberté, et pour cela elle faisait l'amour, sauvagement, se purifiant ainsi de toutes les saletés qu'elle vivait chaque jour dans les rues de Téhéran. Je voulais être cette Sarah, je voulais devenir cette femme, donner mon corps à ce person-

Par

MINA KAVANI

Actrice iranienne réfugiée en France

LE JDD LITTÉRAIRE





THE KURATOR



LES CARNETS DE LA FRINGALE CULTURELLE
LE PETIT FORMAT DES GRANDES IDÉES #42

LE CARNET DE
la fringale
culturelle

PRIX : 2,90€ | 06.10.2023

CINÉMA

INTERVIEW :
THOMAS CAILLEY
NADIR MOKNÈCHE

RENCONTRE
ÉVÈNEMENT

KYLE EASTWOOD
ODE À LA TRANSMISSION

OPINION

ADIEU BOUQUINISTES !

MINA
KAVANI
ODE À LA LIBERTÉ



LA PROVENCE

[Région | Festival Off : Mina Kavani, “Ce spectacle, c'est mon deuil avec l'Iran” | La Provence](#)

Festival Off : Mina Kavani, “Ce spectacle, c'est mon deuil avec l'Iran”

Par La Provence Margaux Houcine

Publié le 13/07/23 à 19:07

Mina Kavani l'm Deranged Festival Off



Actrice et comédienne iranienne, elle est exilée en France depuis une dizaine d'années. Elle présentait pendant deux jours son spectacle en solo, “l'm Deranged”, à la Manufacture. Entretien avec Mina Kavani, artiste en soif de liberté.

Vous avez quitté l'Iran pour intégrer le théâtre au Conservatoire National d'Art Dramatique de Paris avant d'immigrer, plus tard, en France. Quel est votre parcours ?

J'étais une actrice en Iran, et comme beaucoup, je fuyais la dictature, le foulard, le manque de liberté et la censure. J'ai décidé de quitter l'Iran, et je suis venue ici à 22 ans pour faire le conservatoire de Paris. En sortant du conservatoire, j'ai joué le premier rôle d'un long-métrage, "Red Rose". Au moment où le film est sorti, j'ai été attaquée par le gouvernement iranien. À partir de ce moment-là, je ne suis plus jamais retournée en Iran.

Quel a été votre premier contact avec la scène ?

Je viens d'une famille d'artistes. Mon oncle, Ali Raffi, est un très grand metteur en scène en Iran. Donc je participais toujours aux répétitions avec ses acteurs... Et finalement, à 17 ans, je suis allée sur scène. Je l'ai convaincu de me laisser passer l'audition pour jouer dans son spectacle nommé "Il ne neige pas en Égypte", qui était quelque part un clin d'œil politique à la situation en Iran.

Vous avez grandi sous la république islamique d'Iran, que vous quittez à 22 ans. Votre manière d'exprimer votre art a-t-elle changé depuis votre arrivée en France ?

Absolument. Je ne suis pas la même actrice que j'étais en Iran, je n'ai pas les mêmes rapports avec les mots. En Iran, j'étais une jeune fille, très lumineuse, très énergique. À Paris, j'ai connu l'exil, la solitude, l'immigration, j'ai connu le choc des deux cultures. Je joue dans une autre langue. Tout ça m'a donné petit à petit des couches que j'ai ajoutées à mon jeu. Mon univers artistique a complètement changé.

Mais en même temps, lorsque j'étais à Téhéran, j'ai toujours été passionnée des mêmes artistes, que ce soit dans la musique, dans la peinture, dans le cinéma, des actrices qui m'ont inspirée que je suis aujourd'hui. Donc j'avais un univers quand même très clair en moi, mais que je ne connaissais pas vraiment. Mais c'est après que j'ai été formée à Paris, après tout ce que j'ai appris dans l'art, que je me suis rendue compte du monde auquel j'appartiens.

Justement, cet exil, comment s'est passée votre arrivée à Paris très concrètement ?

Je suis venue ici pour faire le Conservatoire. J'avais un visa d'étudiante, je n'étais pas du tout réfugiée, sauf qu'au moment où le film est sorti, j'ai fait une demande de réfugié politique. Deux ans après, j'ai fait ma demande de nationalité, mais je ne peux toujours pas retourner en Iran.

En 2015, au moment de la sortie de ce film "Red Rose", vous recevez une vague de haine des médias iraniens pour des scènes sans voile, et vous êtes contrainte de quitter votre pays. Comment avez-vous décidé que ce message sur la liberté des femmes était plus important que votre vie en Iran ?

Quand je décide de jouer dans un film ou dans un spectacle de théâtre, je ne me dis jamais "je veux défendre ça" ou "je veux être porte-parole des femmes". Jamais, jamais, jamais dans ma vie. D'ailleurs, j'évite ces étiquettes le plus possible. Même quand on me dit féministe, je n'aime pas ça parce que je dis que j'ai tout simplement été une jeune femme, artiste, actrice qui cherchait la liberté, c'est tout. Je ne me rendais pas compte que l'acte que je faisais, modestement, a été extrêmement courageux. Je ne suis plus du tout capable de faire ça aujourd'hui.

Je me sentais en prison en Iran avec toutes ces règles. Je me souviens un jour que je me suis dit "Si je renonce à mes rêves artistiques et que je reste en Iran, je souffrirai toute ma vie".

En 2014, quand j'ai joué dans "Red Rose" qui est sorti en 2015, je ne savais pas que sept ans après, il va y avoir un mouvement qui s'appelle "Femme, vie, liberté."

Des fois, quand les journalistes me posent la question "Alors, les femmes, vie et liberté ?", je dis "non, détrompez vous". Femme, vie et liberté, je ne l'ai pas commencé il y a un an. Je l'ai commencé il y a dix ans. Le moment où j'ai dit "non" à la république islamique, où j'ai dit non à la dictature, je pense que j'étais dans un profond mouvement de "Femme, vie, liberté". Mais par contre, je fuis toutes ces étiquettes, toutes ces cages, les cases de féministe, d'activiste. Je suis une artiste qui cherche la liberté, c'est tout.

Dans une interview, vous racontez que vous n'avez jamais voulu vous intéresser à la vie politique. Pourtant, vous y êtes ramené dans tous vos films ?

Oui, pour l'instant, en tout cas. C'est un peu le cas de mon amie Golshifteh Farahani. Quand elle était en France, elle ne jouait que les Kurdes, des Afghanes... Elle a dû jouer beaucoup, beaucoup pour dire "Écoutez, je suis une actrice, foutez-moi la paix avec tous ces clichés de l'Orient." Et pour l'instant, c'est comme ça qu'on me voit. J'ai réussi à fuir une cage de la République islamique. Maintenant, je suis dans la cage du regard un peu exotique, cliché, des Occidentaux sur les Orientaux, qui est une immigrée, une réfugiée. Mais je réussirai bien à en sortir.

C'est votre objectif ?

Oui, tout à fait. D'ailleurs, ce spectacle, c'est mon deuil avec l'Iran et que ça sera la dernière fois que je parle de l'Iran et de l'exil. Après, je ne vais plus parler de ça parce que c'est un chapitre qui est fermé. La vie continue et je ne veux pas être enfermée dans cette chose exotique pour les journaux, pour les journalistes, pour les Occidentaux. Je veux être un être humain libre.



Mina Kavani l'm Deranged Festival Off ELIOTT DORR

Depuis un an, vous présentez votre pièce, l'm Deranged. D'abord, pourquoi ce titre ?

Quand j'étais en Iran, j'étais obsédée par le fait que comme beaucoup de la jeunesse iranienne, on passe notre vie à penser à partir. On vit en permanence dans nos fantasmes de cet ailleurs qui va nous rendre heureux. Et une fois qu'on part, que l'on est dans un autre pays, que ce soit la France, Berlin, New York, Londres, dans lesquelles j'ai tous mes amis dispersés, ils ne pensent qu'à Téhéran.

On finit par être des êtres un peu schizophréniques, on a un rapport avec le rêve, ce monde ailleurs qui va nous rendre heureux. C'est comme si on n'arrivait jamais à échapper à une sorte d'exil, que ce soit l'exil dans le pays ou l'exil à l'extérieur du pays. On est toujours dans une sorte de prison.

Alors, pourquoi ce titre « l'm deranged » ? Parce qu'un jour, j'ai écouté la chanson « l'm deranged » de David Bowie. Et tout d'un coup, je me suis dit "Mais en fait, l'm deranged, je suis dérangée. C'est exactement ce que nous sommes." On est dérangé à Téhéran, on est dérangé à Paris... En fait, on est dérangé tout le temps comme si on était condamné à notre destin, à une sorte de mal-être, que ce soit dans notre propre pays parce qu'on n'a pas de liberté, ou parce qu'on est loin de chez nous.

Vous avez commencé votre carrière par le théâtre avant d'entrer dans le monde du cinéma, pourquoi ce retour par la dramaturgie ?

Parce que, déjà, j'ai grandi dans le théâtre. Le théâtre, c'est mon endroit, ma source, ma maison. Après, c'est vrai que j'ai été beaucoup plus attirée dans le cinéma, surtout depuis que j'ai quitté l'Iran, alors que c'est un pays qui a une immense culture du cinéma. Mais je n'avais pas envie de faire du cinéma là-bas parce que je ne savais pas encore que j'étais révolutionnaire dans mon âme. Je renonçais à jouer avec le foulard devant la caméra. En venant en France, toutes les choses que j'ai vécues, que ce soit la solitude, l'immigration, j'avais ce besoin incroyable et très étrange de m'exprimer dans des dimensions beaucoup plus détaillées et plus petites. Dans le cinéma, on peut filmer toutes tes expressions des yeux et de ton visage. Dans le théâtre, on ne peut pas faire ça. Et moi, comme si mes émotions avaient dépassé la limite, je me suis dit, "c'est tellement fort que ça doit passer par le cinéma".

Mais après, j'ai décidé que ça soit un spectacle parce que j'avais envie que ça soit comme un cri. J'avais envie que ça soit comme une espèce de vomissement. Il n'y a rien de mieux pour ça que juste un acteur, une scène, un texte pour faire entendre ce cri. Je ne voulais pas le rendre plus sophistiqué que ça. Peut-être qu'un jour, j'en ferai un film. Qui sait ?

C'est votre deuxième festival d'Avignon, pourquoi présenter cette pièce autobiographique ici ?

J'ai eu cet honneur d'être invité pour le pavillon sur l'Iran (du 12 au 18 juillet, organisé avec le musée Angladon et le cinéma Utopia Avignon, NDLR), à la Manufacture. Ce n'était pas prévu, ni mon but. Mais lorsque j'ai vu le cadre dans lequel c'était, je me suis dit "Je ne peux pas dire non", parce que c'est important.

Vous avez écrit ce spectacle seule, ça a été un moyen cathartique pour vous de raconter votre exil ?

Oui, parce que je ne l'ai pas écrit pour devenir metteuse en scène, je l'ai écrit pour ne pas devenir folle. Donc, quelque part, c'est une espèce de thérapie.

Mais c'est plus que ça. Ça ne parle pas que de l'exil. J'avais envie que ça parle de dimensions plus philosophiques. Ça parle de beaucoup de nos fantasmes, de nos rêves, de nos mal-être et de nos bien-être, de cet aller-retour qu'on a en permanence dans notre vie, entre nos rêves et nos cauchemars.

C'est un spectacle intime et personnel, est-ce une façon de sortir du "rôle" qu'on vous donne de femme militante politique iranienne ?

Je ne me dis jamais "Je veux jouer ça parce que je veux apparaître militante" ou "Je ne veux pas faire ça parce que je veux m'éloigner de telle chose...". J'écris parce que c'est vital, parce que c'est comme respirer. C'est pour ne pas être étouffée.

La seule chose que j'avais envie de montrer, c'était surtout la vraie image de la jeunesse iranienne. Ça, j'y tenais absolument.

Vous participez à l'adaptation du roman Lire Lolita à Téhéran", un récit engagé qui dénonce la censure iranienne, comment appréhendez-vous la réception de ce film ?

La réussite de ce film, c'est qu'il y a deux choses magiques et incroyables qui se passent. C'est la première fois que nous, les actrices exilées iraniennes, moi, Golshifteh Farahani et Zar Amir Ebrahimi, on est rassemblées dans un film alors qu'on a trois parcours complètement différents. Et en plus, nous sommes rassemblées dans le film d'un réalisateur israélien. Donc ça va un peu provoquer, je pense.

Mais j'espère d'abord que ça soit un grand film, un beau film, d'un point de vue cinématographique.

Quels sont vos projets futurs ? Plutôt théâtre ou bien cinéma ?

J'ai l'immense chance, bonheur et joie d'avoir collaboré avec Célie Pauthe, la metteuse en scène, dans le projet de Thomas Bernhardt intitulé "Oui". Au mois de novembre, nous serons au Théâtre National de Strasbourg avec cette pièce filmique.

Sinon, du 12 octobre au 22 octobre, nous jouerons "I'm Deranged" au Athénée Théâtre Louis-Jouvet (Paris). Je vais enchaîner avec un projet de cinéma avec la réalisatrice turque Gözde Kural. Ensuite, le projet de Célie Pauthe sortira au Théâtre de l'Odéon au mois d'avril ou de mai. Et après, prendre un peu de vacances !

TECHNIKART

MINA KAVANI, L'AFFRANCHIE

« BOWIE AVAIT TOUT COMPRIS »



COLLIER D-VIBES MULTIRANGS EN OR BLANC ET DIAMANTS **MESSIKA PARIS**

BLOUSE EN POPELINE DE COTON EFFET FROISSÉ ; CRAVATE EN SOIE ET TISSU TECHNIQUE METALLISÉ NOIR ; BÉRET ARTY EN COTON NOIR BRODÉ ABEILLE ET SIGNATURE CD ; GANTS LONGS DIOR TRIBALES EN CUIR NOIR ET PERLES EN RÉSINE BLANCHE **DIOR**

I'M STILL STANDING...
Grande figure du
cinéma iranien, Mina
poursuit la tournée
française de son
one-woman show, I'm
Deranged.

P.28 — TECHNIKART N°270

Par
Fanny Mazalon & Ugo Amar-Razimbaud

Photos
Davide Carson

L'actrice franco-iranienne dévoilée avec le film *No Bears* de Jafar Panahi, se détache des chaînes de son passé. Entre **politique et liberté**, Mina Kavani a choisi.

Lorsque tu acceptes le rôle de Sara dans le drame politique *Red Rose* de Sepideh Farsi en 2014, ta carrière d'actrice prend un tournant politique. Tu avais prévu ces conséquences ?

Mina Kavani : Lorsqu'à 22 ans j'ai quitté l'Iran pour faire le Conservatoire Supérieur d'Art dramatique de Paris, je savais qu'à la sortie, j'aurais des propositions de films où j'allais apparaître sans voile ou toute nue. Je n'imaginais pas que tout allait arriver si vite et si fort.

Tu étais politisée ?

C'est normal que l'on me considère aujourd'hui en France comme une femme politisée. Pourtant, je déteste la politique avec toutes les cellules de mon corps. Mes parents étaient très engagés ; moi, je fuyais tout ça. Je voulais juste être une artiste. En jouant dans *Red Rose*, je n'avais pas – du tout ! – pour objectif d'avoir cette image d'engagée.

À la sortie du film, la presse iranienne ne t'épargne pas. Les attaques vont te pousser à l'exil politique, renforçant cette image d'actrice engagée. Pourquoi la refuses-tu ?

Je fuis toujours les cages. Je veux être libre en Iran, libre en France. Je suis une actrice qui a fui le voile et la censure. Tout ce que je fais devient politique, mais je n'ai jamais souhaité cela. Comme je suis une femme, on me catalogue souvent comme féministe également, mais je n'aime pas ça.

Comment ça ?

Je veux surtout faire des choses qui disent la vérité. Une artiste, pour aller au bout de son art, a besoin de sa liberté, de se libérer de ses chaînes. Si l'on s'enferme, on se censure. Je veux simplement être une artiste libre.

Tu apparais dans des rôles qui font écho à ta

vie. Omid dans *La Sirène* (Sepideh Farsi, 2020), Zara dans *No Bears* (Jafar Panahi, 2022) et cette année Nassrin dans l'adaptation du livre d'Azar Nafisi *Reading Lolita in Tehran* (Eran Riklis, 2023). Ce sont des films forts et profondément engagés.

Lorsque l'on me propose un rôle, je me demande d'abord si le projet me parle. Je ne me dis jamais « *Je veux ceci, je veux cela* ». Il y a une chose que je sais, et je le réalise en découvrant ma propre personnalité, c'est que je ne veux pas être enfermée dans un seul style de rôle, cela me gêne. Ce que je n'aime pas, c'est quand on me ramène à mes origines orientales et mon statut de réfugiée. Je suis juste une femme, un être humain avec tous les problèmes qu'il peut avoir. C'est vers là que j'ai envie d'aller. Je ne dis pas que je rejette mes origines, j'en suis fière et je m'inspire chaque jour de ce que j'ai vécu à Téhéran. Mais je suis plus que cela. D'ailleurs, je suis à l'affiche du prochain film de Jean-Marie Besset, *La Fille et le garçon*. J'y incarne une immigrée iranienne, mais le film ne s'attarde pas là-dessus, c'est une histoire d'amour.

Quels sont les rôles qui t'inspirent ?

J'ai besoin d'incarner des personnages qui expriment une certaine folie, une liberté. J'aime cette complexité. La liberté, ça dérange, ça fait peur aux autres. Je vois des gens autour de moi qui parlent et rêvent de ce concept, mais dans leur quotidien, ils prennent peur et s'en éloignent. Moi je n'y réfléchis pas, j'agis. Ça se fait naturellement, j'essaye juste d'être moi-même, d'écouter mon cœur, mon âme, et de leur rester fidèle.

Tu as toujours voulu faire ce métier ?

Je veux être actrice depuis mes douze ans ! Je viens d'une famille d'artistes. Mon oncle, Ali Raffi, était un grand metteur en scène de théâtre. C'est lui qui m'a élevée, il m'a tout appris. À 16 ans, il m'a fait jouer dans le film *Il ne neige pas en Égypte*, c'est grâce à lui que je suis dans ce métier. J'ai pu découvrir les films de Godard, de Truffaut, de Bergman, d'Hitchock... C'est ce cinéma qui me faisait rêver quand j'étais à Téhéran. J'admirais Gena Rowlands, Isabelle Adjani et Romy Schneider. Ce sont les artistes qui m'inspirent, pas les hommes politiques !

Tu es à l'affiche de trois films rien qu'en

FILMO

MINA PAR TROIS

LA SIRÈNE

Dix ans après *Red Rose*, Mina Kavani collabore à nouveau avec la réalisatrice Sepideh Farsi pour son film d'animation *La Sirène*. Elle prête sa voix au personnage d'Omid, un jeune iranien de 14 ans qui va tenter de sauver sa famille du siège des Irakiens de 1980. Le film sera en salle le 28 juin 2023.

I'M DERANGED

Revivez l'enfance à Téhéran de Mina Kavani à travers son seule en scène où l'actrice franco-iranienne revient sur son passé, puis son exil. Vibrante de liberté, l'artiste se livre sans langue de bois sur les troubles et traumatismes qu'elle endosse. À voir de toute urgence le 13 juin à la Friche Belle de Mai à Marseille puis dès le mois d'octobre 2023 au Théâtre Louis-Juvet, Paris 75009.

LA FILLE ET LE GARÇON

Le 21 juin 2023, Mina Kavani sera à l'affiche du film *La Fille et le Garçon* de Jean-Marie Besset. Elle incarne Malina, une jeune immigrée iranienne qui fait la rencontre de Paula (Arielle Dombasle) et Jean (Aurélien Recoing) et se lie d'amitié avec ce couple. Brisant les tabous autour de la famille et la prostitution, ce film est l'adaptation de la propre pièce de Jean-Marie Besset.

« JE VEUX
AVANCER ! »



YEUX REVOLVER.
Connue pour son regard d'acier et son jeu tout en douceur, la comédienne enchaîne les rôles.

« MON TRAVAIL ME PERMET
D'OUBLIER QUE JE SUIS
UNE ARTISTE EN EXIL. »

► **2023, un choix de vie très rythmée. Comment se passe ton quotidien ?**

C'est vrai que, depuis quelque temps, tout s'est accéléré. Je n'ai pas arrêté de travailler. Mon corps est fatigué, j'ai maigri et je suis devenue angoissée ! Je ne suis pas apaisée, je suis plutôt toujours dans l'agitation avec l'adrénaline qui ne descend jamais. Mais c'est ma raison d'être. Quand je suis sur scène et que je joue, c'est le seul moment où je suis vivante avec toute mon âme. Grâce à la scène, je me déconnecte, je fuis la vie qui me fait mal. Mon travail est devenu mon refuge, il me permet d'oublier que je suis une artiste en exil et que s'il arrive quelque chose à ma famille en Iran, je ne pourrai rien faire.

Cette année, tu vas apparaître aux côtés d'actrices iraniennes comme Golshifteh Farahani et Zar Amir-Ebrahimi pour le film *Reading Lolita in Tehran* d'Eran Riklis.

C'est un événement marquant dans ma carrière d'actrice. C'est la première fois que nous, les actrices iraniennes, sommes rassemblées. Le tournage s'est déroulé à Rome pendant deux mois. J'ai rencontré Golshifteh là-bas, un lien fort s'est construit entre nous deux. J'ai eu un grand plaisir de jouer avec elle, je l'aime beaucoup, c'est comme une grande sœur pour moi.

Quels souvenirs as-tu rapportés d'Italie ?

Je me souviens d'un passage puissant, avec Golshifteh justement. C'est une scène où je dois partir, faire mes adieux. C'était très étrange pour nous, on se regardait dans les yeux et sans parler on se comprenait. C'est une personne qui me touche énormément, on est très différentes pourtant, mais c'est notre force. Après la scène, je me rappelle qu'on riait, c'était très joyeux.

Depuis un an, tu montes sur les planches avec *I'm Deranged*, un spectacle très personnel où tu te livres au public – une façon d'enfin révéler qui est Mina Kavani ?

Exactement. Dans ce spectacle, je me confie sur mon existence, sur l'Iran, sur la France. Je parle également beaucoup du jugement que j'ai subi avec *Red Rose*. Lorsque l'on me demande si je regrette ce film qui m'a exilée, je reconnais la souffrance qui en découle. Mais je ne veux pas m'attarder sur des regrets. Je veux avancer. Il y a toujours cette petite voix en moi qui chuchote : « Vas-y, fonce ». À la fin du spectacle, je le crie d'ailleurs au public : « Oui j'ai suivi mes rêves, j'ai choisi de les suivre car je suis libre, et je vous emmerde ! » Au mois d'octobre, je vais jouer ce spectacle au Théâtre Louis-Jouvet (Paris 9^e).

Pourquoi ce titre, *I'm Deranged* ?

Lorsque j'étais à Téhéran, j'ai constaté que tout le monde autour de moi prévoyait de partir. Mais une fois ailleurs, ils n'étaient pas heureux d'être si loin de chez eux. C'est cette complexité qui m'intéresse, cet équilibre qui semble impossible. Un jour, j'écouais cette chanson de Bowie « *I am Deranged* ». Je me suis dit : c'est ça ! Comme quoi, David Bowie avait tout compris.

La Fille et le garçon de Jean-Marie Besset, en salles le 21 juin 2023. Romance intellectuelle qui brise les tabous et met en scène Mina Kavani aux côtés d'Arielle Dombasle.

ENTRETIEN FANNY MAZALON ■

CULTURE/

Dans «I'm Deranged», monologue qu'elle a tout à la fois écrit, mis en scène et interprété, l'actrice iranienne installée en France évoque son enfance à Téhéran et son parcours d'exil. Une performance aux allures d'incantation.

Elle dit qu'elle n'a jamais voulu être actrice par désir de notoriété, mais par soif des textes et amour du cinéma. Yeux d'un bleu limpide qu'il est impossible de ne pas remarquer, longs et libres cheveux noirs, Mina Kavani est à un point de bascule. Nul doute que le nom de l'actrice iranienne, en France depuis douze ans et interdite de retour dans son pays depuis 2013, va résonner de plus en plus fort et loin. On l'a vue l'an dernier dans *Aucun Ours*, le dernier film de Jafar Panahi. On la verra demain dans *Reading Lolita in Tehran* du cinéaste israélien Eran Riklis, avec Golshifteh Farahani et Zar Amir Ebrahimi – toutes deux également bannies d'Iran et qu'elle croise de loin en loin à Téhéran, il y a si longtemps. Et elle s'apprête à tourner en Turquie, dans un film au budget minuscule, qui la réjouit. Mais ces jours-ci, c'est dans un mouchoir de poche que l'intensité de Mina Kavani emporte le public. Dans *I'm Deranged*, l'actrice adresse un monologue proche de l'incantation sur son enfance à Téhéran et son parcours d'exil.

Vapeurs d'opium

Vêtue de sombre dans une tenue ample, la jeune femme exprime avec simplicité son sentiment de n'être jamais à sa place, de rêver une culture française à Téhéran, mirage lorsqu'elle étudie au Conservatoire d'art dramatique à Paris. Premières années glaciales et sombres, si ce n'était la rencontre avec Jean-Damien Barbin, qui y enseigne et qui la «transforme». Sinon, il y a l'étonnement sans fin d'être désignée comme l'«étrangère» dans un pays dont elle choisit la culture, qu'elle connaît mieux que ses camarades. Au café, Mina Kavani laisse s'embrumer ses yeux. «Sur scène, j'évite tout sentimentalisme. La fête, je ne l'ai plus jamais faite à Paris. C'est à Téhéran, jusqu'à 19 ans, que j'ai vécu ma jeunesse.» Sur un plateau vide, Mina Kavani rend perceptible une enfance en partie magique et en tout cas scindée, dans une grande maison où vivent encore au-



Mina Kavani, à Paris, en novembre 2022. PHOTO LAURA STEVENS MODES

Mina Kavani, l'être persane

jourd'hui ses parents. Dès le seuil passé, elle se débarrassait de son foulard et de l'uniforme de la République islamique pour entrer dans un autre monde, où retentissaient les Pink Floyd et Bob Dylan, où se pressaient des artistes underground, et où la vie était régie par des principes inverses à ceux qui régissaient l'extérieur. La jeune fille lit, voit des films, tous interdits, s'émerville d'actrices telles Hanna

Schygulla, Gena Rowlands, Bulle Ogier dans la *Salamandre*, revoit inlassablement Isabelle Adjani dans *Camille Claudel*, et sait très bien qu'elle n'a aucune chance d'épouser ces destins de révolte si elle reste en Iran. «Au théâtre, c'est un peu plus simple. On doit porter le foulard, mais on peut laisser des mèches folles s'échapper. Et surtout, il y a Shakespeare, Tchekhov, les grands textes du répertoire.»

Dans cette maison magique, un étage l'est encore plus, habité par son oncle, Ali Raffi, ancien directeur du Théâtre de la ville de Téhéran sous le chah, acteur chez Varda dans *Une chante, l'autre pas*, et dont la bibliothèque pleine de revues théâtrales en français lui paraît sans fin. C'est cet oncle maternel qui lui lance les noms de Chéreau ou Duras. Une culture infuse, éloignée de plusieurs

décennies de l'année de sa naissance, mais qu'elle éprouve comme contemporaine. Les photos de sa mère en minijupe la choquent presque. S'agit-il du passé ou du futur ? La maison est une machine à remonter le temps et à vaincre les frontières. De ses murs exhalent des vapeurs d'opium – qu'elle n'a jamais fumé. L'actrice sourit : «C'était doux, je l'associe à la lecture.»

Couleurs éteintes

Peut-être parce qu'elle a déjà vécu à Paris entre ses 2 ans et 5 ans avec sa mère, sa sœur aînée, son frère jumeau et son oncle, Mina Kavani n'a aucune difficulté à apprendre le français. En revanche, il lui fallut une rencontre fondatrice pour que son monologue prenne corps. «Je suis une enfant de Krystian Lupa, affirme-t-elle. C'est lors d'un stage qu'il organisait à Toulouse que les mots sont sortis comme dans une transe, selon sa méthode qui consiste à faire sortir le fou de soi.» Il lui enjoint de poursuivre l'écriture. Hubert Coas, à Actoral, lui offre la possibilité matérielle de le faire grâce à une résidence à Montevideo – aventure marseillaise aujourd'hui malheureusement terminée. Puis le spectacle, coproduit par le Manège Maubeuge, emballa le off d'Avignon sous la bannière du Pavillon du futur Iran, au Théâtre de la manufacture de Nancy.

Mina Kavani ne retournera plus dans son pays natal, du moins sous le régime actuel. Les mollahs qui découvrent avant sa sortie *Red Rose*, de Sepideh Farsi, qualifient l'actrice de «première actrice pornographique iranienne». En toute connaissance de cause, elle a accepté de tourner des scènes dénudées. Lorsqu'elle revient à l'été 2013 dans sa maison de famille, c'est avec une caméra. Elle filme tout ce qu'elle peut, les objets, les rues, la maison, «tout ce que je ne reverrai jamais». Et cache à ses parents que c'est sa dernière venue.

Elle les revoit cependant, en rêve. Ils discutent. Les couleurs se sont éteintes. Comment ne pas craindre qu'ils disparaissent sans qu'il soit possible de retourner en Iran les honorer ? Sur le plateau, elle fait en sorte de ne pas laisser l'actualité l'envahir. Récemment, elle n'y est pas parvenue. Elle venait d'apprendre dans le métro que «le cher, le merveilleux Dariush Mehrjui» et son épouse venaient d'être poignardés à mort dans leur maison.

ANNE DIATKINE

I'M DERANGED de et avec MINA KAVANI au Théâtre de l'Athénée Louis-Jourvet jusqu'au 22 octobre.



La voix de l'e

EXPATRIÉE EN FRANCE, **MINA KAVANI** TROUVE UN **RÔLE MIROIR** DANS **NO BEARS**, DONT ELLE EST AUSSI L'AMBASSADRICE EN **L'ABSENCE** DE SON RÉALISATEUR.

RENCONTRE **Jean-François Pluijgers**

Lorsqu'on la rencontre au festival d'Ostende, cela fait presque six mois que Mina Kavani assume un rôle auquel elle n'était nullement préparée: ambassadrice d'un film dont le réalisateur est incarcéré. Le film, c'est *No Bears* (Aucun ours, critique en page 22), et le réalisateur, Jafar Panahi, arrêté le 11 juillet dernier par les autorités iraniennes pour s'être inquiété publiquement du sort réservé à ses collègues Mohammad Rasoulof et Mostafa Al-Ahmad. Si, de son propre aveu, "*l'expérience est très étrange*", l'actrice s'en acquitte toutefois de bonne grâce, évoquant dans un même élan le film et son rôle, Zara, la situation de Jafar Panahi comme sa condition d'exilée, de même que la réalité iranienne. Raccord en cela avec la démarche esthétique d'un cinéaste ayant toujours brouillé les frontières entre réel et fiction. Ainsi, encore, dans ce nouvel opus où il ne laisse à personne d'autre le soin de jouer un réalisateur frappé d'une interdiction de quitter l'Iran. Et s'étant rendu dans un village reculé de la zone frontalière pour tourner à distance un film dont l'équipe et les acteurs se trouvent en Turquie, où il raconte l'histoire d'un couple - Mina Kavani et Bakhtiar Panjei - attendant les faux passeports qui lui permettront de s'enfuir.

Actrice dans le vrai sens du terme

Par la magie du cinéma, *No Bears* réunit donc un réalisateur ne pouvant pas quitter son pays et une comédienne ne pouvant pas y retourner, elle qui vit depuis une dizaine d'années en exil à Paris. Originaire de Téhéran, Mina Kavani a grandi dans une famille d'artistes, étant élevée par son oncle Ali Raffi, acteur et metteur en scène iranien aujourd'hui octogénaire que l'on vit notamment chez Agnès Varda, dans *L'une chante, l'autre pas*. Et qui l'a distribuée, enfant, dans l'un de ses films, *Agha Yousef*, l'initiant à un monde tout en lui inoculant sa francophilie. "*Il m'a transmis et appris tout cela. Je devais avoir ça en moi: depuis 12 ans, je voulais devenir actrice, je participais à ses répétitions de théâtre depuis que j'étais toute petite, et je savais que je voulais faire ça. Plus il me parlait des grandes figures de cinéma, plus il me donnait envie de quitter l'Iran. Donc, il m'a un peu éloignée de lui de ses propres mains, et ça a été douloureux aussi pour lui quand je suis partie. Mais voilà, c'est comme ça que je suis entrée dans ce métier, et que j'ai appris l'existence du Conservatoire national d'art dramatique de Paris, où j'ai voulu rentrer. Je*



xil

LE DERNIER FILM DE JAFAR PANAHİ



Mina Kavani: "Je devais faire tout ce chemin, tout ce parcours pour construire ma personnalité."

révais de faire vraiment le parcours classique d'une actrice, mais en France."

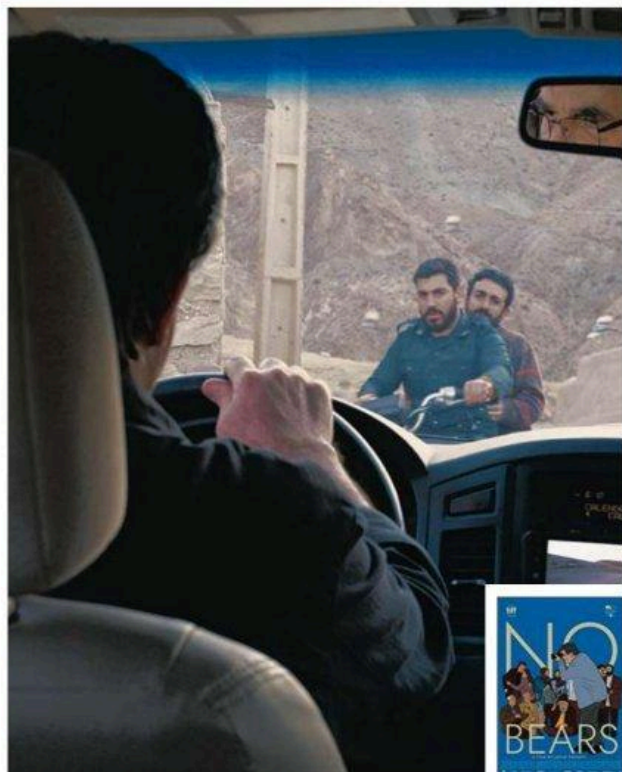
En 2010, la jeune femme franchit le pas, rejoignant la classe de Jean-Damien Barbin. Son exil parisien prendra des contours définitifs quelques années plus tard lorsqu'elle tourne *Red Rose* de Sepideh Farsi, un film ayant la "vague verte" de 2009 pour toile de fond, où le fait d'apparaître chevelure à l'air et dénudée lui vaut l'opprobre définitif des autorités de son pays. "Si je l'ai fait, c'est parce que le personnage le demandait, et que mon cerveau artistique me disait: "Si j'étais une actrice libre, en France, et qu'on me proposait ce personnage, je le ferais si c'est justifié. Alors pourquoi est-ce que je devrais m'emprisonner parce que je suis Iranienne?" J'ai toujours eu le désir d'être une actrice dans le vrai sens du terme, pas une actrice iranienne ou une actrice enchaînée." De l'exil consécutif, elle raconte combien il fait désormais partie d'elle, la douleur aussi, dont l'art et ses projets artistiques seuls lui permettent de se détacher. Mais si elle ne tait pas la souffrance, c'est pour ajouter aussitôt n'avoir jamais éprouvé le moindre regret: "Je savais que je ne voulais pas être une actrice sous le régime de la république islamique, c'était très, très clair."

Tempérament de tragédienne

Venant après plusieurs films et pièces de théâtre, mais aussi un seule en scène intitulé *I'm Deranged* - "d'après la chanson de Bowie", sourit-elle-, *No Bears* a eu des parfums de délicieuse surprise. La rencontre avec Jafar Panahi était hautement improbable en effet, eu égard à leurs parcours respectifs. "Il cherchait une actrice exilée, et nous ne sommes pas si nombreuses..." Quant à l'expérience d'un tournage clandestin, à distance par surcroît, Mina Kavani raconte qu'elle n'est pas allée sans la dérouter dans un premier temps: "N'importe quel acteur cherche le regard de son réalisateur, et je ne l'avais pas. J'étais donc frustrée, même s'il y avait son équipe, qui était très intelligente et le connaissait très bien. Une fois que le travail a commencé, je me suis habituée, et je me suis rendu compte qu'en fait, il était très présent avec nous, là-bas." Avec pour point d'orgue une scène de monologue où Zara, son personnage en transit, se livre sans filtre, permettant à l'actrice de laisser libre cours à son tempérament de tragédienne, elle qui cite Gena Rowlands, Isabelle Adjani et Anna Magnani parmi ses inspirations. "Zara me ressemble beaucoup par certains aspects, et pas du tout par d'autres, il y a un côté un peu miroir entre nous. Je n'ai pas été en prison, et n'ai pas été torturée. Mais par contre, pendant un long moment dans ma vie, j'ai été confrontée à la question de "qui a dit que, quand on part, on se sent plus heureux?" J'étais obsédée par la jeunesse iranienne habituée à vouloir quitter le pays pour aller vivre ailleurs, alors que cet ailleurs est aussi difficile, dur et violent. Comme Zara, ça fait dix ans que je vis en France et que je ne suis pas retournée dans mon pays, j'avais le même cri en moi." La voix de l'exil, comme en écho aussi à la réalité iranienne du moment qui, forcément, l'accapare: "Quand on est iranien, on n'échappe pas à la politique. Ça fait partie de nous, de notre identité, c'est comme ça..." ●

Le cri

JAFAR PANAHİ MET EN SCÈNE SA CONDITION DE CINÉASTE INTERDIT DE TOURNER, ADRESSANT UN CAMOUFLET AUX AUTORITÉS IRANIENNES.



D R A M E

No Bears (Aucun ours)

DE ET AVEC JAFAR PANAHİ. AVEC NASER HASHEMİ, VAHİD MOBASERİ, MINA KAVANİ. 1 H 47. SORTIE: 08/02.



Incarcéré depuis juillet dernier pour avoir réclamé publiquement la libération de ses collègues Mohammad Rasoulof et Mostafa Al-Ahmad, Jafar Panahi faisait déjà l'objet, depuis 2010, d'une assignation à résidence doublée d'une interdiction de tourner. Un interdit que le cinéaste iranien s'est ingénié à contourner, réalisant cinq films depuis - *Ceci n'est pas un film*, *Pardé*, *Taxi Téhéran*, *Trois visages* et *Aucun ours* -, comme autant de camouflets infligés au régime des mollahs.

Par ses ressorts absurdes - il faut voir son logeur, obséquieux, ne sachant bientôt plus trop quelle conduite adopter face à son hôte encombrant -, l'intrigue ne manque assurément pas d'humour. C'est pourtant une tragédie qui se noue à l'écran, celle d'un réalisateur questionnant sa condition d'artiste empêché (comme son médium) dans une mise en abyme brillante, et par-delà, le choix impossible entre la clandestinité et l'exil. Et signant une œuvre intensément politique, vibrant, sous son abord austère, d'une énergie paradoxale: si Jafar Panahi livre là ce qui est peut-être son film le plus sombre, le chant désespéré tient aussi lieu d'acte de résistance. ●

JEAN-FRANÇOIS PLUIJGERS

Tourné comme ses prédécesseurs dans la clandestinité, *Aucun ours* voit un cinéaste (Jafar Panahi) gagner un petit village proche de la frontière au nord de l'Iran, d'où il met en scène, par téléphone et écran d'ordinateur interposés, un film dont l'équipe technique et les acteurs se trouvent en Turquie toute proche. Et racontant l'histoire de Zara et Bakhtiar (Mina Kavani - *son interview page 20* - et Bakhtiar Panjei), un couple se consumant dans l'attente de faux passeports qui permettraient son exil définitif. La connexion internet est aléatoire, rendant le tournage difficile, le réalisateur n'ayant pas le droit de quitter l'Iran - et se refusant, du reste, à le faire, lorsque son assistant lui propose de franchir le pas dans l'épaisseur de la nuit. Des circonstances encore aggravées lorsque, témoin photographique présumé d'une romance interdite remettant en question une promesse de mariage, Panahi se retrouve, bien malgré lui, impliqué dans le conflit qui embrase le village...

Dispositif habile

Aucun ours est un film aussi étrange que fascinant, dont le titre, énigmatique, a une portée de toute évidence métaphorique, embrassant les histoires distillées par le pouvoir à des fins de manipulation - "il n'y a pas d'ours, c'est juste pour vous faire peur", assurera un villageois au réalisateur. Qu'elle soit le fait des autorités politiques et religieuses, ou le résultat des traditions et autres superstitions, c'est d'une même aliénation qu'il s'agit, toile de fond d'un film croisant ses deux histoires d'amour tout en enchevêtrant réalité et fiction dans un dispositif aussi habile que foisonnant.

LA FRINGALE CULTURELLE

ACTRICE ANCRÉE DANS SON TEMPS

“
QUE NOUS SOYONS
DES ARTISTES IRANIENS
EXILÉS À L'INTÉRIEUR
OU À L'EXTÉRIEUR DU PAYS,
NOUS AVONS TOUS
UN RAPPORT OBSESSIONNEL
À L'EMPRISONNEMENT.
”

**MINA
KAVANI**

LFC : Quelle a été votre réaction à la lecture du scénario d'*Aucun ours* ?

MK : La fille de Jafar Panahi m'a contactée en me demandant de faire une vidéo de moi-même et de mon parcours, sans que je sache quoique ce soit du rôle. J'y ai raconté mon vécu pendant mes dix années passées en France. Elle m'a répondu que j'étais sélectionnée. À la suite de cela, Jafar Panahi m'a envoyé un monologue. Directement, j'ai été très émue par ce texte. J'écrivais un monologue autobiographique depuis plusieurs années, et j'ai été surprise par les similitudes avec le monologue de Zara.

LFC : Cette coïncidence crée-t-elle d'emblée un lien entre votre rôle et vous-même ?

MK : Oui, directement. Jafar ne pouvait pas sortir d'Iran donc nous travaillions à distance. La première fois, j'étais chargée d'émotion par ce que j'allais jouer et Jafar m'a dit : « Mina, Zara est une femme forte. J'aimerais que tu montres une femme forte et que tu ne pleures pas. » Bizarrement, c'est comme s'il prévoyait ce qui allait arriver aujourd'hui en Iran : le tournage a eu lieu en février 2022 en Turquie.

LFC : Le film s'est-il fait à distance ?

MK : Oui. Je n'ai jamais vu Jafar Panahi, excepté une fois lorsque j'étais bébé, à Téhéran, par le biais de mon oncle metteur en scène, Ali Raffi.

LFC : Pour quelles raisons est-il nécessaire de regarder ce film ?

MK : Tout d'abord, je pense qu'il faut arrêter de montrer des films qui ne sont absolument pas la réalité de notre pays. En 2022, enfin, il y a un mouvement en Iran au sein duquel nous exigeons l'arrêt du jeu avec le mensonge et le foulard car les femmes iraniennes ne sont pas voilées. Jafar Panahi fait partie des rares cinéastes iraniens montrant ce qui se passe en Iran tout en y vivant. Que nous soyons des artistes iraniens exilés à l'intérieur ou à l'extérieur du pays, nous avons tous un rapport obsessionnel avec l'emprisonnement. Je vis en France et je suis libre mais je me sens en prison car je ne peux pas retourner dans mon pays.

LFC : Même si vous avez toujours ces chaînes, vous vous exprimez librement.

MK : Oui. J'ai longtemps vécu avec la culpabilité d'avoir quitté mon pays et ma famille uniquement pour ma carrière d'actrice mais je me sens fière de mon choix. Quand j'ai tourné nue dans le film *Red Rose*, j'ai eu le courage de montrer ce qui se passait dans la



vie d'une jeune fille iranienne. Contrairement à ce que le régime veut bien montrer de Téhéran, c'est une ville très moderne. J'ai été jugée quand ce film est sorti, par le gouvernement iranien et par des intellectuelles iraniennes. C'était la première fois dans le cinéma iranien que l'on voyait une scène d'amour.

LFC : Si le régime iranien venait à tomber, espérez-vous que cela entraîne des révolutions dans d'autres pays ?

MK : Pour l'instant, je vois qu'une tragédie se passe. Je ne peux pas dire qu'elle finira en révolution. C'est énigmatique pour nous. Personne ne sait si le régime tombera mais je souhaiterais que ce soit le cas. En France, nous ne nous sentons pas entièrement soutenues : les gens pensent qu'en défendant les femmes voilées iraniennes, ils portent atteinte à la liberté des femmes voilées françaises. Étant une jeune fille iranienne, je constate ce qui se passe dans mon pays et dans celui dans lequel je suis exilée. Il est curieux de voir que nous parlons tous de la liberté et, quand il s'agit de la défendre, il n'y ait pas vraiment de sororité.

LFC : Quels sont vos autres projets ?

MK : Je joue le rôle principal d'un garçon de quatorze ans, auquel je prête ma voix iranienne dans le film d'animation *La Sirène*, une production française par la même cinéaste de *Red Rose*, Sepideh Farsi. Je travaille sur un autre projet, *I'm deranged*, dont le titre m'a été inspiré par la chanson de David Bowie du même nom. Je fais le récit de toute ma vie passée en Iran, durant laquelle je rêvais de Paris. Depuis que j'y suis, je rêve de Téhéran. Je ne suis jamais à l'endroit où j'aimerais être et je suis devenue une espèce d'être humain schizophrène, vivant dans son fantasme. C'est un spectacle qui porte sur ce qui se passe dans ma tête. Je tourne également dans une série pour la chaîne ABC et qui sortira en mars.

LFC : Y a-t-il une envie de partage universel ?

MK : Oui. Après quelques représentations, les gens m'ont dit que pour eux, ce n'était pas seulement l'histoire d'une iranienne. Je suis contente que ce spectacle ait une dimension internationale et parle à tous les exilés et émigrés. Pourtant, je ne l'ai pas écrit avec pour but de porter un regard sur la situation actuelle en Iran.

LFC : La folie est-elle un point de départ de la création ?

MK : Bien sûr. Je m'entends souvent dire, notamment par les Français, que le fait d'avoir eu le courage de faire tout ceci était incroyable. ●

#CINÉMA MINA KAVANI EST UNE JEUNE ARTISTE NÉE À TÉHÉRAN, AYANT FAIT LE CHOIX DE S'EXILER EN FRANCE AFIN DE POUVOIR VIVRE SA CARRIÈRE D'ACTRICE. ELLE INCARNE ZARA DANS *AUCUN OURS*, UN FILM IRANIEN PARU LE 23 NOVEMBRE 2022. SON RÉALISATEUR, JAFAR PANAHİ, Y INCARNE SON PROPRE RÔLE : CELUI D'UN METTEUR EN SCÈNE EN EXIL DANS SON PROPRE PAYS. ELLE JOUERA ÉGALEMENT SON SPECTACLE, *I'M DERANGED*, AU FESTIVAL CABARET DE CURIOSITÉS SUR LA SCÈNE NATIONALE LE MANÈGE À MAUBEUGE LE 2 MARS 2023, DATE QUI LANCE SA TOURNÉE.



PAR CHRISTOPHE MANGELLE, ALEXANDRE LATREUILLE

ET EMMANUELLE BARASSIN

PHOTOS : PATRICE NORMAND À L'HÔTEL VERNET

PORTRAIT POLAROÏD : NOÉMIE LECAMPION

Aucun Ours
de Jafar Panahi

FEMMES. CINÉMA. LIBERTÉ!



Inscrit sur la main de l'actrice Mina Kavanian, qui s'est exilée en France en 2015, le slogan du mouvement de contestation actuel en Iran : "Femme, Vie, Liberté !"

LA RÉVOLUTION EN COURS EN IRAN A DÉBUTÉ DE LONGUE DATE SUR LES ÉCRANS. UN SOFT POWER PUISSANT QUI PERMET AUX RÉALISATRICES ET ACTRICES DE FAIRE ENTENDRE LEUR VOIX.

FAIRE DU CINÉMA EN IRAN EST UN PARCOURS DU COMBATTANT, avec trois itinéraires possibles : déposer les armes pour se plier aux diktats des comités de censure, devenir fin stratège pour trouver sa voix sans froisser le régime, ou attaquer l'ennemi de plein fouet, au péril de sa liberté. C'est cette dernière option qu'a choisie Jafar Panahi qui, après une première condamnation en 2010, purge actuellement une peine de six ans de prison dans son pays. En cause : ses films dissidents réalisés à la barbe des ayatollahs. Dans *Aucun ours*, actuellement en salles, le cinéaste de 62 ans se met ainsi en scène dans son propre rôle : depuis sa cachette dans un village d'Iran, il se connecte à une application de visioconférence pour diriger son nouveau film tourné en Turquie. Son actrice Mina Kavanian se souvient. « La passion et la résilience de Jafar nous ont portés, mais la situation ravivait ma colère : comme Jafar, je suis moi aussi coincée, mais hors

du pays. » La comédienne fut en effet contrainte de s'exiler pour de bon en 2015, après avoir tourné *Red Rose*, de sa compatriote Sepideh Farsi, en Grèce. Pour les femmes de cinéma iraniennes, l'exil s'impose en effet depuis longtemps afin d'éviter la prison ou les coups. En participant à des films critiques, en dévoilant leur corps ou leurs cheveux à l'écran ou en promotion (comme ce fut le cas pour Golshifteh Farahani), elles ont transgressé les règles. « J'ai obtenu le statut de réfugiée politique après *Red Rose*, raconte Mina Kavanian, désormais nationalisée française. Il y avait dans le film la quintessence de tout ce que la République islamique condamne : une histoire d'amour hors mariage entre une jeune révolutionnaire et un homme plus âgé, des dialogues bruts, une réflexion sur le pouvoir en Iran et des scènes d'amour. Certains acteurs iraniens ont tourné à l'étranger, mais

PHOTO: RENAUD MONTEUR/LETRA VU, CÉSAR PHOTO

les répercussions sont souvent moindres pour les hommes. Il est plus compliqué pour une femme de faire du cinéma : on ne nous laisse pas la liberté de disposer de notre corps et de nos vies », explique l'actrice qui, malgré le déracinement, n'a jamais regretté son choix. « À l'époque de *Red Rose*, j'étais dans le même état d'esprit que toutes celles qui se révoltent aujourd'hui dans les rues de Téhéran. En colère, assoiffée de liberté. Très jeune, j'ai su de toute façon qu'il me faudrait un jour choisir entre l'Iran et la France dans ma carrière. » Zar Amir Ebrahimi, prix d'interprétation cannois 2022 pour *Les Nuits de Mashhad*, fut elle aussi contrainte de fuir à contrecœur après avoir été condamnée par contumace à quatre-vingt-dix-neuf coups de fouet. Une vidéo intime d'elle et son petit ami avait été volée et publiée sur Internet. Côté réalisatrices, même constat. Interdite d'université depuis son emprisonnement à 17 ans pour avoir caché un dissident, Sepideh Farsi s'installe en France en 1984. Elle tourne cependant sept films en Iran, de 1997 à 2009. Sous conditions.

En effet, avant de pouvoir tourner sur le sol persan, tout cinéaste doit soumettre son scénario pour obtenir une autorisation. « Je ne mentais pas mais je ne donnais pas de détails. Je tournais autour de la vérité, je louvoyais », explique la cinéaste qui raconte aussi la difficulté de construire son casting ou sa mise en scène quand la loi islamique interdit à un homme et une femme non mariés de se toucher. Contrevenir aux règles étant inenvisageable : « Il y a toujours un indic sur le tournage qui vous surveille », explique la réalisatrice qui, en 2009, trouvait la parade pour passer outre les contrôles.

TÉHÉRAN SANS AUTORISATION FUT AINSI FILMÉ ENTIÈREMENT AU TÉLÉPHONE, clandestinement.

« Cela me permettait d'être en mouvement et proche des gens, mais aussi de passer relativement inaperçue. Les Iraniens possèdent en moyenne 1,5 téléphone par personne et se filment avec leur famille, leurs amis en permanence, comme partout... C'est physiquement impossible de contrôler tout le monde. » Le prix à payer pour cette offense aux autorités ? L'exil, à nouveau. « Je veux pouvoir créer en toute liberté. Il faut pouvoir se regarder dans la glace ! J'ai essayé de tourner en Iran pour que le public iranien puisse aussi voir mes films. Mais au final, tous, y compris ceux qui avaient eu une autorisation de tournage, ont été censurés. Cela n'a pas de sens d'essayer de se plier aux exigences d'un régime théocratique et dictatorial. » Selon la réalisatrice, l'image du cinéma et des actrices cinéastes s'est beaucoup améliorée en Iran. Pourtant, la jeune génération choisit encore régulièrement de s'expatrier. Depuis cinq ans, deux ou trois étudiants non européens intègrent chaque année la Fémis. Parmi eux déjà, deux Iraniennes. « Pour elles, l'enjeu est d'obtenir une tribune afin de faire résonner les voix des Iraniennes dans un cinéma libre de toute entrave », explique

Nathalie Coste-Cerdan, directrice générale de la prestigieuse école de cinéma. « Elles sont très engagées et utilisent les images comme une arme de combat. Faeze Karimpour, l'une de nos diplômées, archive actuellement des images de la révolte pour son prochain film. »

CES TÉMOIGNAGES, FAEZE LES RELAYE AUSSI sur ses réseaux sociaux, contre-pouvoir ayant largement contribué à la démocratisation des images et à la circulation des informations dans le pays. « La génération

Z est née avec les nouvelles technologies, a fait des études et ose davantage que nous, observe Marjane Satrapi. Tous deviennent des témoins du réel, des passeurs d'images. » Exilée depuis la sortie

“J’ai compris que le cinéma était la PLUS belle machine à créer de l’empathie qui soit”

Marjane Satrapi, artiste et réalisatrice

de sa bande dessinée *Persepolis* en 2000, puis du film du même nom (2007), l'artiste et réalisatrice connaissait les risques. Mais faire entendre sa voix, briser les préjugés et ouvrir une fenêtre sur la réalité de son pays étaient une nécessité. « Pour beaucoup, l'Iran c'était *Jamais sans ma fille* : des gens sales, des cafards dans le riz, des tchadors et des barbus. Du sensationnalisme. *Persepolis* rétablissait ma vérité qui, certes, n'est pas absolue, mais représente un point de vue de l'intérieur. Non seulement le silence me rendait complice, mais j'ai aussi compris que le cinéma était un *soft power*, la plus belle machine à créer de l'empathie qui soit », explique celle qui, après avoir aussi puisé dans ses racines avec *Poulet aux prunes*, estime avoir fait le tour de la question. Pour l'instant au moins. « Parler d'autre chose, c'est une autre forme de rébellion et d'émancipation. Un message d'espoir. C'est dire : "Je ne suis pas condamnée à porter le fardeau de cette histoire iranienne qui, si elle fait partie de moi, ne doit pas tout conditionner." » Aujourd'hui, à l'heure de la nouvelle révolution lancée par les femmes mais soutenue par les hommes, toutes générations confondues, certaines artistes refusent encore l'exil. Actrice du *Client*, Taraneh Alidoosti a il y a peu posté un message de soutien sur Instagram, tête nue : elle y affirme qu'elle restera en Iran. Quel que soit le prix à payer. ●

Le Monde

MERCREDI 23 NOVEMBRE 2022

■■■■ CHEF-D'ŒUVRE ■■■■ À NE PAS MANQUER ■■■■ À VOIR ■■■■ POURQUOI PAS ■■■■ ON PEUT ÉVITER

« Ce qui fait l'actrice, c'est sa liberté »

Pour avoir joué cheveux et corps dénudés, l'Iranienne Mina Kavani, à l'affiche d'« Aucuns ours », vit en exil

RENCONTRE

En Iran, notre vie est petite, mais nos rêves sont immenses. Mina Kavani arrive en courant, parle en courant, rit en courant et pleure tout de même. L'actrice du nouveau film de Jafar Panahi, *Aucuns ours*, à l'énergie électrique de la révolte. « Quand j'étais petite, si tu demandais à l'un d'entre nous, aucun ne s'imaginait un avenir qui ne soit pas extraordinaire [de ses bras, la trentenaire fait un large geste]. Mes rêves étaient plus grands que moi, je pensais que j'allais conquérir le monde. » Las, depuis sept ans, Mina Kavani vit l'exil.

Son histoire commence bien avant tout ça. Et débute comme un conte : dans le bazar d'Ispahan, un modeste marchand, le vieux Rafii, tenait une échoppe. De ses sept enfants, Ali était le plus beau et le plus chanceux. Le jeune homme, footballeur, débarqua en France en 1960. Une blessure au pied mit fin à sa carrière. Restait sa beauté exceptionnelle, raconte Mina Kavani, dont les yeux gris scintillent comme des opales bleues.

Un jour, dans une station des Alpes, on aborde le jeune homme. Marc Allégret tourne *Le Bal du comte d'Orgel* (1970). Ali Rafii y tiendra son premier rôle. La suite se passe avec Georges Wilson au TNP de Villeurbanne (Rhône), avec Agnès Varda (*L'une chante, l'autre pas* et *Plaisir d'amour* en Iran, tournés en même temps en 1976), avant qu'il retourne définitivement en Iran, au début des années 1990, où il met en scène et enseigne le théâtre.

Cortège de mélancolie
« Je ne peux pas vous parler de moi sans parler de mon oncle », s'excuse la jeune femme. Dans la maison de l'avenue Tavarin dans laquelle elle a grandi, dans le centre de Téhéran, ses parents occupent le second étage, et cet oncle maternel, le premier. « Une maison de liberté, un lieu underground, où défilaient les artistes, les écrivains, les intellectuels, où on écoutait Bob Dylan et les Pink Floyd. » Bien sûr, son père soit issu d'une grande famille de la bourgeoisie (le grand-père était le pilote privé du chah), les parents ont fait du cinéma, et le père a même longtemps vécu aux États-Unis. De religion, point. Lorsqu'elle rentre de l'école avec une uniforme de la République islamique, l'enfant file chez le vieil oncle célibataire, qui lui parle de Chéreau et Mouchkine, de



Mina Kavani, le 4 novembre, à Paris. LAURA STEVENS POUR LE MONDE

Bergman et Tchekhov, et qui va, quand elle a 17 ans, lui donner son premier rôle dans *Il ne neige pas en Égypte*, un clin d'œil ironique au régime iranien dans lequel la liberté se joue sur le fil. L'enfant, déjà, rêve de cette France dont elle apprend la langue de façon clandestine avec une professeure qui lui montre des films de Godard.

« Quand j'allais au cinéma en Iran, même à mon jeune âge, je

comprendais qu'une femme qui se réveille au milieu de la nuit avec un foulard sur la tête, ce n'est pas crédible. Comment peut-elle devenir Meïrénis ? C'est la question que j'ai posée à mon père quand tout est basé sur un mensonge ? Ce qui fait l'actrice, c'est sa liberté. La dictature peut nourrir l'imagination combattive d'un réalisateur ou d'un peintre, mais comment fait un acteur lorsqu'il est censuré dans son corps ? »

Elle s'imagina au Conservatoire de Paris. Finit par tenter le coup. Et est admise. « C'est très cruel et tout de même très étrange de devoir jouer son pays, ses amis, à l'école d'art dramatique de Téhéran, tu n'étudies pas Brecht, mais le testament de l'imam Khomeini, je n'y ai rien appris. La vie, elle, m'a beaucoup appris. » Sa voix s'embrume. A Paris, avec la liberté, elle va découvrir la solitude de l'exil et son

cortège de mélancolie. « A Téhéran, j'avais vu l'âme [1980], *Alan Parker*, et je pensais que j'allais vivre ça ici. Mais en fait, c'est là-bas, sous les radars, que je l'avais vécu. À la maison, on faisait la fête, on buvait, on fumait. C'était comme un volcan prêt à exploser. Ici... »

Son destin bascule définitivement en 2014. Cette année-là, la jeune comédienne tourne *Red Rose*, de sa compatriote Sepideh Farsi. Une histoire d'amour – pendant les émeutes de 2009 à Téhéran – entre un ancien révolutionnaire désabusé et une jeune militante qu'elle interprète, sans voile et parfois nue. À le revoir à l'aune des événements actuels, on en mesure l'acuité.

Après la sortie du film, le 9 septembre 2015, les portes de l'Iran lui seront définitivement fermées. « La réalisatrice m'avait demandé plusieurs fois : "Tu es sûre ? Tu es prête à faire ça ?" Je n'ai pas hésité. Je me disais : enfin on va montrer un vrai personnage de jeune fille iranienne. Et puis je savais que, tôt ou tard, je serais confrontée à ce choix : jouer sans foulard et ne pas pouvoir retourner en Iran. Aujourd'hui, je ne sais pas si je serais capable de le faire. » Elle soupire, ses yeux ardents traversent le rideau de pluie : « Quand tu vis à Téhéran, tu es révoltée, tu es sauvage, tu es en colère. J'espère que je ne suis pas devenue une Parisienne peureuse, j'ai envie de garder ma colère. »

Lors de son dernier voyage en Iran, avant la sortie de *Red Rose*, elle avait filmé les lieux, les gens, pour en garder la mémoire près d'elle. L'exil, même choisi, ne l'est jamais complètement. Comme le dit son personnage dans *Aucuns ours*, de Jafar Panahi : « Qui a dit qu'il faudrait qu'on parte ? Que ça va nous rendre plus heureux ? »

Le réalisateur, lui, a choisi de rester. Son film est une mise en abyme. Jafar Panahi filme un cinéaste qui n'est autre que lui-même, déguisé par écrans interposés, depuis un petit village reculé d'Iran, une équipe qui tourne de l'autre côté de la frontière avec la Turquie. Mina Kavani en est l'héroïne : « C'est un petit rôle mais, pour moi, il est immense. La première fois que j'ai lu le scénario, j'ai pleuré, parce que c'est exactement ce que je raconte dans mon seul-en-scène [l'improvisation en tournée en France]. Le personnage ne nous a dit que ce sentiment si dur, que j'allais traîner sur mes épaules ce mot si énorme et si lourd, "réfugiée politique", alors que je ne suis

« La dictature peut nourrir l'imagination, mais comment fait un acteur lorsqu'il est censuré dans son corps ? »

MINA KAVANI

qu'une artiste qui a juste osé dire merde à la République islamique... Je déteste la politique, mais à partir du moment où on vient d'un pays comme ça, on n'y échappe pas. » C'est elle qui joue les ambassades pour le film dans les festivals. Jafar Panahi, condamné en 2010 à six ans de prison pour « propagande contre le régime », a été arrêté au début de l'été. Enfermé à la prison d'Evin, dans le nord de Téhéran, où le 15 octobre un incendie et des explosions ont eu lieu, faisant de nombreuses victimes, il est en bonne santé.

La comédienne, elle, a désormais la nationalité française mais, comme Goharshad Farahani ou Zaf Amir Ebrahimi (« mes grandes sœurs d'exil »), elle emporte partout avec elle le poids de son histoire. « On est très prisonniers de l'image que les Occidentaux nous plaquent dessus. Moi qui fantasmais de devenir une espèce d'Isabelle Adjani, je suis coincée dans des rôles de réfugiées. On est toujours ramenés à nos origines et à notre statut », grimace, résignée, celle qui tourne, à Abou Dhabi, un rôle d'espionne dans une série Netflix, *Embassy 87*.

De la situation en Iran, elle dit : « Je vis au jour le jour, collée à Internet et aux réseaux sociaux. Avec autant d'espoir que de désespoir, la mauvaise conscience d'être ici, et l'unique pouvoir de ténégier. » Avec l'accélération de la répression, le désespoir a tendance à gagner du terrain... « Mais plus le régime tue des gens, plus ceux-ci se révoltent », se reprend-elle avec l'énergie de ceux qui n'oublient jamais que le diable se cache derrière la porte et que la seule chose qui peut l'en chasser, c'est leur propre volonté. Un jour, lors d'un atelier au Théâtre national de Strasbourg, elle avait interrompu une metteuse en scène autrichienne : « La dictature, soufflé-t-elle, je la sens à 1000 kilomètres. » ■

LAURENT CARPENTIER

Le bouleversant pied de nez de Jafar Panahi aux autorités iraniennes

Réalisé lors de la liberté conditionnelle du cinéaste, le film évoque la condition des artistes persécutés, tiraillés entre partir et rester

AUCUNS OURS

Le dernier long-métrage de l'Iranien Jafar Panahi, réalisé en liberté conditionnelle, sort au moment où le cinéaste purge, depuis le 11 juillet, une peine de six ans dans la prison d'Evin, à Téhéran. Un grave incendie s'y est déclenché, le 15 octobre, en écho aux troubles et soulèvements que traverse le pays. Recevoir ainsi des nouvelles de l'artiste derrière les barreaux, grâce au contretemps qui définit le rythme du cinéma, constitue un formidable et bouleversant pied de nez aux autorités, qui, jusqu'au bout, se seront acharnées à le faire taire, sans y parvenir complètement.

Du reste, *Aucuns ours*, récompensé par un Prix spécial du jury à la Mostra de Venise, évoque précisément la condition des artistes persécutés et, en même temps,

leur incapacité à faire autre chose que leur métier. Un témoignage de première main, et donc inestimable, mais que le réalisateur dédiera à sa façon : retour, par le biais d'un récit où fiction et réalité jouent au chat et à la souris.

La première scène donne le ton, qui ouvre sur une rue commerçante, avant que les personnages, un couple tourmenté, ne s'adressent directement à la caméra. Il s'agit d'une fausse piste, un film dans le film, que le véritable protagoniste, Jafar Panahi dans son propre rôle, réalise à distance, caché dans un village du Kurdistan iranien, frontalier avec la Turquie. Il orchestre les prises par le biais de l'écran de son ordinateur, mais la connexion est mauvaise, et le voilà à sortir ou monter sur le toit de son logis pour en trouver une meilleure. Exactement comme le faisait le héros du *Vent nous emporte* (1999), de son maître

Abbas Kiarostami (1940-2016), avec son téléphone portable.

A ce récit de tournage s'ajoute un petit drame villageois, traité d'abord sur un ton léger, puis de plus en plus grinçant, oppressant. Logé par un homme d'une extrême affabilité, le cinéaste claudique, toujours muni de son appareil photo, se voit bientôt confronté à la gêne que suscite sa présence (qu'on n'imagine pas sans raisons politiques), par l'intrigue qui se noue autour de sa personne.

Images incriminées

Un enfant rapporte en effet l'avoir surpris en train de photographier une future mariée en compagnie d'un garçon autre que son fiancé, et donc en flagrante contravention de la coutume. Exerçant sur le visiteur une pression de plus en plus insistante, la communauté exige de lui qu'il cède sa carte de stockage, où se trou-

vent les images incriminées. Lui leur oppose un refus : si tant est que ces images existent, que pourraient-elles bien prouver ?

On le comprend, l'image est au cœur d'*Aucuns ours*, dont le titre désigne, sous une formulation énigmatique, les faibles diffusées à des fins de manipulation sociale. L'image, dont le cinéaste Panahi proclame les puissances d'ambiguïté, où les différents pouvoirs, politiques ou traditionnels, voudraient leur faire dire ou la vérité ou le mensonge, en fonction de ce qui les arrange. Dans une scène éloquent, le cinéaste confie son appareil à son logeur afin qu'il filme pour lui une cérémonie traditionnelle, mais l'homme confond le on avec le off et enregistre, sans le faire exprès, non pas l'événement mais ses à-côtés. L'image a toujours un endroit et un envers, un champ et un hors-champ, un posi-

tif et un négatif, et, entre les deux pôles, se creuse l'abîme du sens. En cela, Jafar Panahi se montre fidèle aussi bien à ses modèles de cinéma qu'à la vieille culture iconographique persane, où le montré et le caché le motif et l'ornement se confondent jusqu'au vertige.

Quant au film dans le film, tourné de l'autre côté de la frontière, en Turquie, il raconte l'histoire d'un couple d'artistes en attente de faux papiers pour fuir l'Iran. Mais ce que le hors-scène révèle, c'est que les acteurs, Zafar (Mina Kavani) et Bakhtiar (Bakhtyar Panjehi), ne font guère que jouer leur propre rôle, déchirés par la même problématique. La mise en abyme a beau empiéter l'une sur l'autre les couches de récit, c'est finalement le même sacerdoce qui concerne tous les personnages : ce choix impossible entre rester et partir, c'est-à-dire entre la clandestinité ou

l'exil, aussi douloureux et invincibles l'un que l'autre.

Cette tension prend la forme métaphorique de la frontière, visible d'une colline, dans la splendide scène nocturne où Jafar Panahi, guidé par son assistant, s'aventure dans une zone de contrebande. *Aucuns ours* dialogue alors avec *Hill the Road*, le premier long-métrage, sorti en avril, de Panah Panahi, le fils du cinéaste, qui évoquait aussi ces confins où agissent les passeurs. Cette frontière entre deux territoires si proches semble alors aussi illusoire que celle distinguant, dans le cinéma de Panahi, la fiction du réel. Entre l'une et l'autre, le cinéaste fait le choix le plus courageux, qui consiste à ne pas trancher. ■

MATHIEU MACHIERET

Film iranien de et avec Jafar Panahi. Avec Nasser Hashemi, Mina Kavani (1 h 46).

**"J'AIMERAIS
QU'ELLES SACHENT
QU'ON VIT JOUR
ET NUIT AVEC ELLES
ET QUE NOTRE CŒUR
BAT AU RYTHME
DU LEUR."**

MINA KAVANI



FATEMEH NAZARINEJAD

39 ANS, ARRÊTÉE LE 3 NOVEMBRE.

SOUTENUE PAR **MINA KAVANI**, ACTRICE

ELLE.FR

[Mina Kavani : « Projeter des films iraniens, c'est faire un bras d'honneur à ceux qui nous oppressent » - Elle](#)



Mina Kavani : « Projeter des films iraniens, c'est faire un bras d'honneur à ceux qui nous oppressent »

Publié le 12 Octobre 2022 - Par Nathalie Dupuis

« Femme. Vie. Liberté. » À l'occasion du festival du film iranien qui se déroule à l'UGC Cité Les Halles, à Paris, l'actrice Mina Kavani raconte son exil et son combat. Poignant.

Jusqu'au 18 octobre, l'UGC Ciné Cité Les Halles, en soutien au combat des femmes iraniennes, projettera chaque jour le film d'un grand réalisateur de ce pays cinéphile. Une bonne raison pour ceux qui ne l'ont pas encore vu de découvrir, entre autres, le percutant « Les Nuits de Mashhad » (le 24

octobre) en présence de son actrice principale Zar Amir Ebrahimi, Prix d'interprétation au dernier festival de Cannes. Mais aussi « Leïla et ses frères » de Saeed Roustaei ou encore le mythique « Une séparation » d'Asghar Farhadj. L'occasion pour nous d'interviewer Mina Kavani, grande actrice née à Téhéran, dont le film « No Bears » (sortie le 23 novembre) de Jafar Panahi, réalisateur condamné dans son pays à six ans de prison, vient d'obtenir le Prix spécial du jury à la Mostra de Venise. Son mantra : la force et le pouvoir du 7ème art, véritable fenêtre ouverte sur la liberté.

ELLE. Que vous inspire ce mouvement pour la liberté des femmes dans votre pays ?

Mina Kavani. J'ai grandi dans cette République islamique, et ma génération, comme celle de ma mère et de ma grand-mère, en avons toutes souffert, et nous sommes encore aujourd'hui toutes victimes de ce régime. Cela fait tellement longtemps que cette révolte couve, que cela ne m'étonne pas, et la mort de Masha Amini, n'est que la goutte d'eau qui a fait tout exploser. Je suis partagée entre la peur pour toutes celles qui sont là-bas, et l'espoir que ce mouvement suscite.

ELLE. Vous avez grandi dans une famille d'intellectuels, votre oncle, Ali Raffi est un grand metteur en scène iranien, quelle enfance avez-vous eu ?

M.K. Ma famille était très ouverte, très artiste, et j'avais la sensation d'avoir deux vies : une à l'intérieur, chez moi, totalement libre, et à l'extérieur, j'étais obligée de me soumettre aux lois de la République islamique.

J'ADMIRAI GEENA ROWLANDS OU ISABELLE ADJANI. JE VOULAIS JUSTE FAIRE DU CINÉMA.

ELLE. Vous avez toujours voulu être actrice ?

M.K. Oui, depuis l'âge de douze ans, j'ai su que je voulais monter sur scène, incarner des rôles forts, jouer tout simplement. Mais je n'avais pas l'idée d'être une actrice militante, j'admirais des femmes comme Geena Rowlands ou **Isabelle Adjani**. Je voulais juste faire du cinéma.

ELLE. En 2014, votre rôle dans « Red rose », un film de Sepideh Farsi montré dans les festivals du monde entier, a précipité votre exil. En aviez-vous conscience lorsque vous avez accepté de le

tourner ?

M.K. Pas du tout. J'étais jeune, j'avais lu le scénario et je voulais absolument jouer ce rôle qui correspondait à la réalité de beaucoup de femmes iraniennes. Je ne voulais pas passer à côté. Je me suis montrée nue, j'étais comme une bête sauvage que rien n'arrêtait. C'était un rôle magnifique. La réalité m'a rattrapée.

À PARTIR DU MOMENT OÙ ON DÉCIDE D'ÊTRE DES ARTISTES LIBRES, NOUS SOMMES TOUS CONDAMNÉS À L'EXIL.

ELLE. Vous avez été obligée de quitter votre pays ?

M.K. J'ai demandé le statut de réfugiée politique, et je suis venue en France, j'ai d'ailleurs maintenant la nationalité française, car j'étais en danger dans mon pays. Ce fut une descente aux enfers : l'exil, la solitude, le fait de ne plus pouvoir y retourner, de ne plus voir ma mère. C'est le prix à payer. À partir du moment où on décide d'être des artistes libres et sans censure, dans notre corps et notre tête, nous sommes tous **condamnés à l'exil**. À cause des hommes qui sont au pouvoir et de leur fascisme. C'est la tragédie de notre destinée.

ELLE. Le film « The bears » de Jafar Panahi, dont vous êtes l'actrice principale vient de remporter le prix spécial du jury à la Mostra de Venise. Le réalisateur a écopé de six ans de prison en Iran, il est enfermé, et c'est vous qui le représentez sur scène. C'est une responsabilité...

M.K. C'est un honneur, je suis comme son ambassadrice, et celle de son cinéma, mais c'est aussi une immense tristesse car c'est lui qui devrait être là plutôt que de croupir dans une cellule. Mais c'est dans ces moments-là où je dois être forte pour eux, et où je suis heureuse d'être un symbole.

ELLE. Cette semaine, à Paris, un festival du film iranien a lieu et chaque jour un film est projeté à l'UGC des Halles. C'est important pour vous ?

M.K. C'est essentiel. C'est une façon de faire un bras d'honneur à ceux qui nous oppressent. De leur montrer que nous existons. Ils ne veulent pas de

nous en Iran, c'est donc important que d'autres pays soit un relais de notre art. Plus il y a de films, d'artistes, d'actrices et d'acteurs qui peuvent exercer leur métier et le montrer, et plus je suis heureuse.